

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 2

Artikel: L'immortelle bien-aimée de Beethoven : une lettre récemment retrouvée : Giuliette Gucciardi et les archives de la famille de Brunswick
Autor: Beethoven, L. van / Boutarel, Amédée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

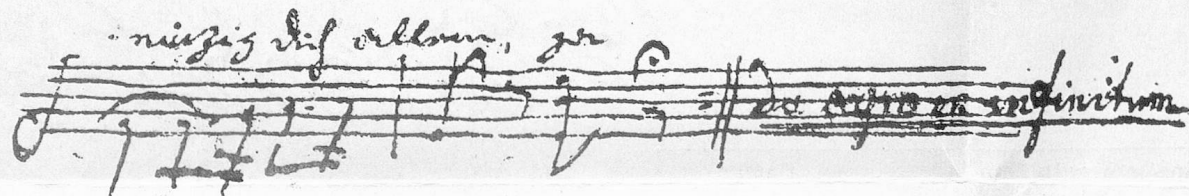
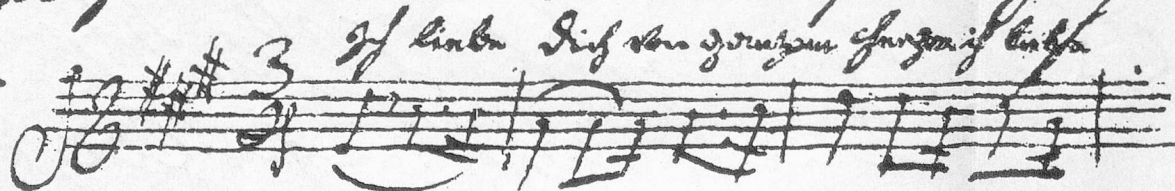
8. Juli.

Gezlinde! Verzeih mir.

Mein Brief ist fort —
 es geht ihn wohl gestern zur
 Post, in. Von Wien erstet
 — günstig behalten
 Wien! — Wird es sein
 so günstig behalten, als ich in
Wien war an der Post
post behalten, in Wien
günstig behalten Wien
Wien — Wien Wien
Wien Wien Wien Wien
Wien Wien Wien Wien
Wien Wien Wien Wien

unbesorgt und mit uns über
den Menschen. — Aber nicht
will ich in diesem mir ganz
fremden Ringen zu allem
letzten aufsteigen —
ganz weiß, daß die Kunst
ist, so zu sein, daß man sein
eigenes Leben liebt.
Nur die wenigen die es
sich hindern lassen
sollen davon — Die in
diesem Ringen will ich groß
werden — schließlich begreife
ich die Welt groß, so in der
eigenen Erfahrung und
denn zu mir zurück zu sein.

Ihn erdennen, furcht
 einzuhaben den selben Knecht-
 fürigen, die aber freudig sein
 auf mich, drängt es mich
 Zerknirschung zu wissen, wird es
 derer u. anderen ein Reich
 der Knecht — für Geneserlissimus
 ist. Ihn, niedrig — aber brüßig
 gebend — O, Knecht
 es die in dem selben, er ist
 die meine Welt bist — und wir
 Knecht — für mich über
 Thema für mich. Knecht so
 von.



Aber die Dornen & Dornen
 weiß ich zu ertragen, wenn
 ich sie nur finden zu können
 und so — Ich habe die mein
 gewiss zugetraut, in der Nacht
 die gesegneten Hüllen nicht mehr
 die Augen zu öffnen, sondern
 in einem Augenblicke —
 Ich besitze die Welt nicht u.
 dennoch ist das Leben
 mein. Das Leben ist ein
 willkürliches u. ohne Zweck
 ich weiß nicht, was das Leben ist — oder
 zu dem Leben ist es —
 Erweisen. Ich habe es, was ich
 als die glücklichste Zeit
 mein. Ich bin glücklich
 glücklich.

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : *L'immortelle bien-aimée de Beethoven* (avec fac-simile), AMÉDÉE BOUTAREL. — Une enquête internationale. — Les grands concerts de la saison 1911-1912. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Calendrier musical.

ILLUSTRATIONS : CARL MUNZINGER †, chef d'orchestre à Berne.

Une nouvelle lettre de Beethoven à l'Immortelle Aimée (*fac-simile*).

NB. Nous prions nos abonnés de bien vouloir réserver bon accueil à la carte de remboursement qui leur sera présentée pour l'abonnement 1911-1912.

Les nouveaux abonnés sont priés de s'inscrire sans retard, s'ils veulent s'assurer la collection complète de la V^{me} année.

L'Immortelle bien-aimée de Beethoven

Une lettre récemment retrouvée.

Giulietta Guicciardi et les archives de la famille de Brunswick.

LA revue de Berlin *Die Musik* a publié dans son numéro du 1^{er} août dernier le fac-simile ¹ d'une *quatrième* lettre de Beethoven à cette jeune fille qu'il appela un jour, en s'éveillant l'âme et le cœur pleins d'elle, « Mon immortelle bien-aimée ». C'est là un document de première importance, et, pour ce motif même, nous devons regretter qu'il nous soit présenté sans indications suffisantes de source et d'origine ². Car enfin, la question dont il s'agit est

¹ Voir ce même fac-simile dans notre numéro de ce jour. (*Réd.*)

² Nous apprenons que ces indications, autour desquelles on a fait jusqu'à présent le plus grand mystère, seront fournies par *Die Musik* dans le second numéro de septembre et naturellement aussi par le bel ouvrage sur *Beethoven* que prépare M. Paul Bekker. (*Réd.*)

assez énigmatique, assez obscure et a jeté assez de trouble dans le classement de la correspondance de Beethoven, pour qu'il importe avant tout de ne la laisser obscurcir actuellement par aucun nouveau nuage ; c'est bien trop déjà de ceux qui se sont formés dans le passé et que leur éloignement ne permet de détruire que grâce à des hasards inespérés, comme celui qui met en nos mains une lettre à laquelle cinq mesures notées donnent une date certaine.

Examinons-la de près, cette lettre qui méritait si bien un extrait de naissance. L'écriture en est fort différente de celle de ses trois sœurs aînées que tous les biographes de Beethoven ont maintes fois publiées. L'impulsion du trait n'est pas du tout la même, les lignes sont plus longues et plus droites, les majuscules et les minuscules constamment appuyées au lieu d'être volantes par place, leur inclinaison prononcée davantage. Cela peut s'expliquer par ce fait que les trois lettres précédemment connues sont tracées avec un crayon, un crayon dérobé à l'aimée, et la dernière à l'encre ; on peut supposer aussi que malgré la persistance du même état passionnel, un besoin de se ressaisir a pris définitivement le dessus, imposant plus de sobriété, de retenue, de réserve. Beethoven raisonne un peu, se montre même accessible à un naïf orgueil vis-à-vis de sa bien-aimée, mais son beau caractère se prête mal à cette pose presque involontaire : sa phrase s'embarrasse, un long mot peu agréable s'y implante, et le pauvre amoureux, sentant qu'il s'égare, se hâte de revenir à sa langue naturelle, à la musique, et termine par une succession d'idées charmantes, dont aucune pourtant ne vaut l'expression ravissante et profonde, pleine de tendresse et d'adoration, « Mon immortelle bien-aimée », que la postérité a répétée depuis si longtemps, mais que Beethoven n'a pas redite une seconde fois.

Nous recueillons pieusement, comme le vœu d'un homme supérieur, cette aspiration de Beethoven à une immortalité d'amour dont tout son être demeura pénétré malgré la rupture, et nous pouvons en envelopper son existence entière. Si l'objet de ses sentiments a changé, ce n'est pas lui qui fut infidèle. « Le seul amour, s'écriait-il, oui, le seul amour peut te créer une vie heureuse ! O Dieu, fais que je puisse le trouver enfin cet amour, qui fortifiera ma vertu, cet amour permis qui m'appartienne à moi ! »

Quel que soit notre désespoir d'en arriver à de telles conclusions, il faut le dire, aucune femme de son temps et de son entourage n'était faite pour Beethoven, et la réciproque était vraie. L'immortelle bien-aimée fut, comme tant d'autres, une aimée d'un jour, de deux années au plus, si l'on veut être exact. Comment se nommait-elle ?

Schindler, le premier, a répondu à cette question en désignant Giulietta Guicciardi. Mais Giulietta n'était pas sympathique, aussi une opinion s'est-elle formée peu à peu contre elle, dans le but de lui enlever du front cette auréole et d'en reporter le prestige sur Thérèse de Brunswick. Cette interprétation des sentiments de Beethoven, en dépit de la dédicace de la sonate en *ut dièse mineur*, était tout au moins hasardeuse. On a pu la tenter cependant et la rendre plausible, car les trois lettres d'amour publiées déjà tant de fois ne contiennent aucun nom, aucune date d'année, et ne renferment la mention d'aucun fait permettant de suppléer à ces omissions. La quatrième lettre qui vient d'être découverte porte en soi la preuve à peu près certaine qu'elle fait immédiatement suite à la troisième, mais elle reste aussi désespérément muette que les autres sur ce que nous désirerions savoir avant tout. On peut pourtant tirer argument des cinq mesures notées qu'elle renferme sur les paroles « Je t'aime de tout mon cœur, je n'aime uniquement que toi seule, oui! », pour en fixer la date de composition à l'année 1801, et c'est là un point capital. Ces mesures se retrouvent en effet identiquement les mêmes dans le second thème, trois-quatre, du finale de l'op. 29, quintette pour cordes. Ce thème est fort joli avec son intonation en *la majeur*, qui s'incurve vers *ré majeur* au moyen du déplacement de la sixte (*mi-do dièse* montante d'abord et ensuite *ré-fa dièse* descendante). Cela donne l'impression d'une caresse enflammée, qui s'achève en un embrassement plein d'abandon, sur la note *fa dièse*, dont le coloris en demi-teinte est délicieux.

Après les discussions contradictoires qui ont duré des années et dans lesquelles Magdalene Willmann, Bettina Brentano, Thérèse de Brunswick, Giulietta Guicciardi, Thérèse Malfatti, Amélie Sébald ont trouvé tour à tour leur chevalier, un mince et tardif opuscule a paru en décembre 1910, à Paris, sous ce titre : *Petites Amies de Beethoven*. Écrit d'après des documents originaux tirés des archives de la famille de Brunswick, il porte pour nom d'auteur : André de Hevesy. Suivons ce guide ; il va nous conduire, à travers les incidents minuscules de la vie seigneuriale d'une famille dont la notoriété fut grande, jusqu'au fait d'ordre intime qui reste inconnu dans son caractère et dans ses détails, mais qui semble bien avoir provoqué les quatre fameuses lettres. Nous choisirons alors, parmi de fraîches jeunes filles ou jeunes femmes, celle qui nous paraîtra, en cet instant dramatique, avoir été la préférée.

En 1775 était née d'Antoine de Brunswick et d'Anne de Seeberg, sa femme, une fille à laquelle fut donné le double prénom de Marie-

Thérèse. Elle eut trois frères et sœurs, Joséphine, François et Charlotte. Elevée selon les traditions des familles aristocratiques du temps, on lui trouva des aptitudes pour le piano, et, dès l'âge de six ans, de petits succès enfantins flattaient sa vanité naissante. Les années passèrent et le talent de Thérèse se développa sans atteindre jamais à une virtuosité d'artiste. Joséphine avait de la voix et chantait volontiers.

Un jour de l'année 1799, les deux jeunes filles, accompagnées de leur mère, se présentaient dans une maison de Vienne, Freisingerstrasse, à l'enseigne de l'*Oiseau d'argent*. Elles venaient chez Beethoven dont la réputation était grande déjà, et s'offraient à lui comme élèves. Thérèse avait l'air d'une véritable écolière avec ses cahiers d'études sous le bras. Après quelques paroles de politesse, elle en ouvrit un sur le pupitre, s'assit devant le clavier et se mit à jouer non sans une certaine assurance que lui donnaient déjà ses succès d'enfant. Et le maître souriait, séduit par le charme de la jeunesse, adouci, indulgent, sans gestes brusques ni mouvements d'impatience. Il accepta de venir chaque après-midi à l'hôtel du *Griffon doré*, où ces dames étaient descendues, et tint ponctuellement cette promesse.

C'était la dernière année du siècle passé, dit Thérèse dans ses Mémoires, en mai. Il venait régulièrement, restait cependant, au lieu d'une heure, de midi jusqu'à quatre ou cinq heures..... Le noble artiste devait être bien content de moi, car, en seize jours, il ne manqua pas une seule fois..... C'est alors que fut conclue avec Beethoven l'amitié sincère, affectueuse, qui dura jusqu'à sa mort.

Pendant cette même journée, Joséphine de Brunswick sut conquérir un fiancé. La comtesse était allée avec ses filles visiter l'une des curiosités de la ville, un musée de modelages dont le propriétaire se faisait nommer Müller.

Il s'appelait en réalité le comte Joseph Deym¹. Très fier de l'atten-

¹ Ayant à se reprocher la mort d'un homme qu'il avait tué en duel, il dut s'expatrier en Hollande, et là, pour gagner sa vie, apprit le métier de mouleur. Echoué ensuite au sud de l'Italie, il obtint la faveur de la reine Marie-Caroline, sœur de Marie-Antoinette et femme du roi de Naples, Ferdinand IV. C'était l'époque des relations scandaleuses de l'amiral Nelson avec la trop fameuse Lady Hamilton. Cette dernière, avant de devenir ambassadrice d'Angleterre, avait mis à la mode le goût des exhibitions de tableaux vivants reproduisant les marbres de l'antiquité classique. Sûr de réussir en exploitant sous une forme nouvelle cet engouement du public, l'Autrichien « Müller » se fit accorder la permission de modeler en cire quelques belles figures des collections de Naples, en ajouta parmi celles qu'il avait vues à Florence et à Rome, et, de retour à Vienne, ouvrit son *Hôtel des Arts*. On y voyait, entre autres curiosités, la Vénus de Médicis, couverte d'une robe de soie légère, mais l'on s'intéressait tout particulièrement à l'endroit dit « Chambre à coucher des Grâces », où des miroirs reflétaient sous trois aspects différents la célèbre Vénus Callipyge, donnant au spectateur l'illusion de se trouver en face des trois Grâces.

tion qu'avaient eue pour son établissement des personnes de la haute aristocratie, il vint présenter dès le lendemain ses hommages aux visiteuses et demanda, presque aussitôt après, la main de Joséphine. Le mariage fut célébré le 29 juin 1799, et la société viennoise fêta longtemps les attraits de la jeune femme « belle comme un ange et mise à peindre » avec une complaisante admiration.

Il y eut bientôt des réunions musicales chez les nouveaux époux. On y rencontrait Ignace Schuppanzigh, Zmeskall, le corniste Punto, François de Brunswick, bon violoncelliste... et Beethoven. Le 28 octobre 1799, Joséphine écrivait à Thérèse : « Beethoven est charmant. Il m'a dit qu'il viendra tous les trois jours me donner des leçons, à condition que je sois diligente, et je le suis vraiment ». A la date du 21 décembre, une nouvelle lettre mentionne l'audition du Septuor, op. 20, « qui doit avoir été un *non plus ultra*, tant pour l'exécution que pour la composition ».

En mai 1800, Joséphine mit au monde une fille qui reçut le prénom de Victoire. Thérèse avait passé l'hiver à Budapest. Au printemps, elle était à Vienne, partageant ses heures de loisir entre les promenades du matin dans les allées de l'Augarten, rendez-vous des élégances, et les visites chez le couturier Hummel et dans les magasins où s'étaient, pas plus discrètement qu'aujourd'hui, ces objets de parure et de toilette, dont les lettres de la jeune fille font l'énumération : « Robes brodées en organdi ou de gaze avec des bouquets d'or », « Turcoises », « Prêtresses », « habits à la Cassentini »... « toques, choux, turbans », tout y passe, tout est décrit avec une naïve admiration.

Le soir, la musique reprenait ses droits. Joséphine parle dans sa correspondance avec sa famille de quatuors de Beethoven et de la sonate de cor, op. 17, qu'elle jouait avec le violoncelliste Zmeskall. Les variations à quatre mains sur un thème s'adaptant aux paroles de Goethe, *Je pense à toi*, furent écrites pendant ces jours sur l'album des deux sœurs comtesses, Joséphine et Thérèse.

Mais voici qu'un petit événement vint jeter l'émoi dans le cercle ; Giulietta Guicciardi arrivait de Reggio et débarquait à Trieste. Elle était à Vienne vers la fin de juin. Son père, Joseph Guicciardi, venait d'obtenir une charge à la chancellerie de Bohême. Il avait épousé une comtesse de Brunswick, de sorte que Giulietta se trouvait être la cousine de Thérèse et de Joséphine. Née le 23 novembre 1784, elle était dans la splendeur de sa seizième année, avec un tempérament d'Italienne qu'elle tenait de son père. Passionnée pour le chant, elle avait eu des leçons

du ténor Lazarini. Ses cheveux aux boucles noires, tombant autour des yeux d'un bleu sombre, lui prêtaient une beauté singulière et troublante.

Les chaleurs venues, tout le petit monde féminin se réunit au château de Korompa, résidence d'été appartenant à Joseph de Brunswick, située au nord de Presbourg, entre Galgocz et la ville d'eaux de Pöstyen. Beethoven, dont on ne pouvait plus se passer, eut des invitations pour rejoindre ses amies. Parfois, la société juvénile se transportait au domaine de Martonvasar, distant d'une journée. Il y avait dans le parc un rond-point de vieux tilleuls baptisés des noms amis. L'on allait sous leur feuillage pour deviser des absents. Beethoven eut son arbre, lui qui garda toujours pour la nature un culte si pénétré.

L'automne et l'hiver suivants, l'existence mondaine et musicale reprit à Vienne comme l'année précédente; on interprétait les œuvres nouvelles de Beethoven, tantôt chez Joséphine, à l'Hôtel des Arts, tantôt chez les Guicciardi. Le 28 mars 1801, le théâtre de la Cour donnait pour la première fois *les Créations de Prométhée*, « ballet héroïco-allégorique », au bénéfice de la demoiselle Cassentini.

Au retour de l'été, le château de Korompa reçut les hôtes de l'année précédente, Thérèse, Joséphine et leur sœur Charlotte, surnommée Roxelane à cause de ses yeux profonds et de ses lèvres qu'on disait « orientales », Giulietta Guicciardi, des cousines de Vienne et nombre de connaissances engagées à passer quelques jours. Beethoven en faisait partie. C'est pendant cette période que se place le drame de l'immortelle bien-aimée. Il reste fort obscur dans le récit qu'en fait M. de Hevesy, mais, néanmoins, ne permet guère d'hésiter à nommer celle des jeunes filles qui était alors aimée de Beethoven. Voici les lignes qui se rapportent à cet épisode :

... Que se passa-t-il autour de la table en marbre rouge de la salle de musique ? Quelles confidences entendit le portrait de la sévère Guicciardi (la mère de Giulietta) dans le salon en acajou ? Le certain, c'est que Beethoven, un soir, quitta Korompa, bouleversé de passion et d'espérance.

C'était un soir d'orage. La route défoncée luisait sous un ciel menaçant. Les feux lointains des pâtres tremblotaient à l'horizon. La boue giclait sous les sabots des quatre petits chevaux hongrois. Blotti au fond de sa voiture, qui le conduisait aux eaux de Pöstyen, il criait un nom dans la nuit.

... Qui était cette « charmante, magique fille » ? Laquelle des onze petites nièces du « bon oncle » Joseph Brunswick ? Était-ce Thérèse, qui souffrit tant de l'ardente soif d'aimer quand il était trop tard ? Était-ce Elisabeth Finta, qui bientôt cacha sous le voile son visage de douce Viennoise ? Ou bien une de ces inconnues dont il ne reste que le nom, une ombre vague et légère ? Il est à

craindre que ce n'ait été ni la plus remarquable, ni la plus profonde. Ce dut être la plus belle : Julietta.

Rien ne paraît *a priori* nous empêcher d'admettre que Beethoven, en quittant Korompa, se rendit aux eaux de Pöstyen. Sauf la forêt, qui a pu depuis être détruite comme tant d'autres en Hongrie, l'itinéraire à suivre n'a rien de contradictoire avec ce qui est dit du voyage dans la première des trois lettres. Voici maintenant la traduction de la quatrième, celle qui vient d'être retrouvée :

8 juillet, après-midi.

Bien-aimée de cœur !

Ma lettre est partie, je l'ai portée encore hier à la poste, et déjà le regret s'est emparé de moi, le plus terrible et amer regret !! Que j'aie ainsi écrit pour toi, que j'aie si pitoyablement tracé sur le papier mes angoisses d'être éloigné, l'intime déchirement de mon âme résultant de ma fâcheuse séparation d'avec toi, être bien précieux, cela est mon regret par dessus tout. Pusillanimité à tes yeux, pour moi...¹, je devrai paraître à la fin. Je sais, ou plutôt j'espère que, loin de moi, tes regards ne pourront tomber que sur des hommes qui t'aimeront toi-même moins qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. Mais, à tes yeux, je veux être grand. Ayant reçu le don divin, et grand par cela même, néanmoins, le don plein de grâce de ton inclination pour moi n'était pas mérité. D'une autre condition, entourée de fières relations qui, peut-être, me regarderont avec hauteur, je me sens poussé à te prouver doublement ce que je suis et ce que je représente dans le royaume de l'art. Un généralissime est ton Ludwig, l'égal de qui que ce soit. Ah ! que ne puis-je te dire en sons combien tu es mon tout ; ce serait pour moi plus facile. Un thème qui n'est pas mal m'est venu en idée et commence ainsi :

Je t'aime de tout mon cœur, je n'aime uniquement que toi seule, oui !²

Ich liebe Dich von ganzem Herzen, ich liebe einzig Dich allein, ja !



Mais les paroles là-dessus, je dois les taire, moi qui voudrais les crier avec allégresse autour de moi. Je t'ai donné mon portrait et tu vois, dans les heures solitaires, la vilaine enveloppe de mon âme qui t'appartient. Je ne possède pas ton image et cependant je te vois ; mon oreille fait résonner ta voix, et souvent de telle manière que je me demande : est-ce un rêve, ou bien est-ce une réalité ?

Ah ! que ce soit bientôt vrai, aussi vrai que t'aime fidèlement et loyalement³

Ton abandonné de la déesse⁴

LUDWIG.

¹ Ici, un mot illisible, probablement un qualificatif se rapportant au mot yeux.

² Beethoven a noté au-dessous des paroles, sur deux portées tracées à la main, le second thème du finale de son Quintette, op. 29.

³ *Treuehrlichst*, mot double très expressif, intraduisible.

⁴ *Göttinverlassener*, autre mot double.

Concluons maintenant. Le quintette, dont cette lettre renferme un thème, parut en décembre 1801. Au mois de mars 1802, Beethoven publiait la *Sonata quasi una fantasia*, op. 27, n° 2, la « Sonate de la tonnelle » comme on l'appelait sous le tilleul de Martonvasar, celle que nous nommons *Clair de lune* à cause de son adagio en *ut dièse mineur*. Elle est dédiée « Alla Damigella contessa Julietta Guicciardi ». Dès avril, Julietta partait avec des amis pour Pöstyén. Elle y joua la comédie et posa en tableau vivant la figure de Niobé, telle qu'elle était sous une glace chez Deym. Une autre jeune fille représenta Minerve avec casque en papier d'argent et superbes panaches.

Le 30 novembre 1803, Julietta épousait le comte de Gallenberg, compositeur de ballets.

En résumé, puisque les lettres à l'immortelle bien-aimée sont de 1801, et que, jusqu'en mars 1802 tout au moins, Beethoven fut épris de Julietta, c'est à elle seule que ces lettres ont pu être adressées. Ainsi se termine un long débat, par la confirmation de ce qu'avait affirmé Schindler dès 1845.

AMÉDÉE BOUTAREL.

La Vie Musicale parlera, dans son prochain numéro, de l'
Institut Jaques-Dalcroze, à Dresde-Hellerau.

Une enquête internationale

A tous les compositeurs de toutes nationalités.

Par le questionnaire suivant, les soussignés cherchent à réunir les matériaux nécessaires pour le développement approfondi de la connaissance de la faculté de composition musicale. Il est inutile de parler de l'importance capitale des recherches concernant l'activité de l'artiste et le développement de son talent. C'est à notre culture remarquable que nous devons tous nos grands esprits, artistes, philosophes, pionniers de la science, prophètes sociaux et religieux. Il ne nous est possible d'étudier cette force créatrice et d'en apprécier pleinement la valeur qu'à condition de connaître son essence et la marche de son développement, ces deux questions exigeant une étude très approfondie. Cela explique l'importance pédagogique, sociale et individuelle de notre travail. Il en résultera un bénéfice considérable. La force créatrice ne concerne pas seulement les artistes, les savants, les politiciens et les sociologues, elle atteint chez eux son développement complet, mais se manifeste cependant à un faible degré chez tout individu. Sans prédominer, elle s'infiltré dans notre être psychique tant productif que réceptif. Il s'agit dans cette étude d'observer un facteur commun à toutes les âmes humaines. La logique nous conduit en premier lieu à l'observation de l'artiste et de ses œuvres — la plus haute manifestation créatrice que nous connaissions. Nous étudierons donc aisément l'artiste en remontant aux sources. Notre tâche est rendue d'autant plus difficile que nous ne sommes que mal documentés et que l'expérimentation, indispensable à tout tra-